

J'appelle un chat un chat et

DIRECTION ADMINISTRATION :
27, Quai Anatole-France - PARIS-7^e
Tél. : Invalides 66-42

Rolet

HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT
POLITIQUE LITTÉRAIRE, THÉÂTRAL et ARTISTIQUE

Directrice-Fondatrice ROSIYA, Secrétaire Périodique Fondatrice de l'Académie de la Paix
Présidente-Fondatrice du Souvenir d'Alfred DE VIGNY

un fripon

BOILEAU

ABONNEMENTS :
France, 1 an..... 450 fr.
» 6 mois..... 240 fr.
Étranger, 1 an..... 700 fr.
C. C. P. Paris 2287-13

PIE X - ET VOICI LA POÉSIE PURE

L'année sainte est propice aux béatifications. La presse catholique et les journaux qui ont des représentants à Rome ou des observateurs plus ou moins accrédités au Vatican entretiennent de temps à autre leurs lecteurs de l'éventuelle canonisation de Pie X. J'ai eu l'insigne honneur d'approcher au moins une fois ce pape au début du siècle.

Par son aspect extérieur, son air de robuste simplicité et toute son allure un peu paysanne, le Souverain Pontife m'évoqua la figure du bon curé villageois qui m'interrogeait sur le catéchisme et l'histoire sainte à l'époque de la première communion et à qui je servais bien sagement la messe chaque matin jusqu'au moment de mon départ au collège. En sorte que, pendant longtemps, j'ai confondu volontiers dans mon souvenir deux images anciennes : l'humble desservant d'une petite paroisse du Nord de qui le titre le plus reluisant fut celui de vice-doyen (ce qui l'autorisait à porter dans les stalles une mozette de soie noire bordée d'un filet rouge) et le vicaire suprême de Dieu sur terre, le chef œcuménique de l'Église catholique universelle, qui, aux grandes cérémonies, arborait sur sa tête la tiare du triple pouvoir.

Il y eut en 1907 une grande exposition internationale à Milan. La France y participait par une large contribution industrielle et ses articles de haut luxe dits *de Paris*. La Belgique, dans un pavillon de style gothique, analogue à la gare de Bruges, avait envoyé la plupart des chefs-d'œuvre de sa peinture ancienne. Je fus délégué, là-bas, afin de rendre compte de ces mer-

veilles aux populations de mon département d'origine. Je suppose que lesdites populations de fabricants, commerçants et autres gens d'affaires des métropoles du textile qui composent le triangle Lille-Roubaix-Tourcoing se souciaient assez peu dans leur immense majorité de Pourbus, Van Eyck, de la Pasture ou Rubens. On pouvait admirer ces artistes à moindres frais et d'accès plus aisés dans les musées et pinacothèques de Gand, Anvers ou Bruxelles. Mais c'était là mon prétexte. Je tenais à me rendre à Milan moins pour sa grande foire ou sa cathédrale aux cent tourelles trop vantée que pour y rencontrer le poète F. - T. Marinetti. Il habitait, en ce temps-là, la capitale de la Lombardie, y publiait une fastueuse revue, *Poesia*, qui s'était assuré la contribution régulière des meilleurs écrivains d'Italie, de France et autres pays des deux continents. J'y avais donné, en particulier, mes premières traductions des sonnets de John Keats. C'était avant les manifestes tapageurs du Futurisme, la création des fameux « bruiteurs » lyriques et les propos incendiaires sur les musées et autres fariboles qui aliénèrent à ses plus sérieux amis un charmant homme aux éloges superlatifs comme chez tout Italien et, au surplus, un étourdissant poète, même en français.

Mes dévotions faites à Saint-Charles-Borromée et à F. - T. Marinetti, je laissai sans regret la Garde républicaine de Paris, la musique navale royale italienne et diverses sociétés chorales allemandes se faire applaudir dans un palais de carton à la foire mondiale pour rejoindre un groupe de

gens de ma connaissance qui, par petites étapes, poursuivait son voyage à travers les principales villes de la péninsule ansonique. Rome, où tant s'ennuya de son Loir gaulois le bon Joachim du Bellay ; Rome, centre de l'univers païen dans le passé et du monde chrétien dans le présent, était le lieu désigné d'un rendez-vous idéal. On m'avait dit au départ : « Verrez-vous le Pape ? » J'avais répondu : « Certes ! Je vais là-bas pour cela uniquement. Car la fréquentation assidue des auteurs latins m'a dégoûté pour jamais de la Rome antique. Je verrai Pie X. » Sans ajouter foi pourtant, en mon for intérieur, à ces paroles présumptueuses.

La Providence, il est à croire, s'en mêla, afin de ne me point donner démenti. Ma bonne étoile me conduisit d'abord vers Saint-Louis-des-Français. Là, une dame fort à propos rencontrée, une sorte de marquise d'un autre siècle exilée dans notre âge brutal, s'offrit à me mettre en rapport avec le recteur de céans, Mgr d'Armagnac. C'était un prélat d'une distinction parfaite et d'une complaisance sans limites pour lequel un désir de ses pénitentes équivalait à un ordre. Mgr d'Armagnac était bien en cour pontificale où il avait, paraît-il, ses petites et grandes entrées, et il montra, en la circonstance, tout son crédit. Il s'employa sur-le-champ à obtenir cette audience qui, sans son efficace intervention, risquait fort d'être compromise. Ou du moins de retenir notre groupe nordique dans la capitale des prières plus longtemps que nous n'en avions envie. Il m'accompagna au palais et, après des pourparlers d'homme insinuant à droite et à gauche, et une attente vrai-

PIE X - ET VOICI LA POÉSIE PURE

ment discrète, un des secrétaires en robe violette délivrait ès mains épiscopales de mon introducteur une formule de laissez-passer : le lendemain, elle nous ouvrait toutes les portes jusqu'à la salle du Trône.

Mgr d'Armagnac, à la vérité, avait bien triché un peu sur la qualité de la demi-douzaine de visiteurs français autorisés à se joindre à deux douzaines d'autochtones admis, ce jour-là. Les excursionnistes que nous étions furent sur le carton d'introduction transformés en un groupe de pieux pèlerins du diocèse de Cambrai, sous la conduite de l'éminentissime rédacteur en chef de l'Émancipateur, journal d'un clergé si soumis à toutes les décisions du Saint-Père et qui, bon an mal an, contribuait à grossir avec générosité le denier de Saint-Pierre.

Tout ceci d'après mes indications suggestives, bien entendu, quoique n'ayant jamais publié une ligne dans l'Émancipateur de Mgr Odon Thibaudet, alors archevêque sur le siège illustré par Fénelon. Mais Dieu était seul juge de la supercherie complice de Mgr d'Armagnac et de nos bonnes intentions.

Et parce que je savais un peu d'italien, - un italien de contrebande, d'ailleurs, auquel le latin suppléait à tout hasard, quand les mots courants ne se présentaient pas assez vite à ma mémoire. - je fus improvisé chef de la caravane au titre de représentant qualifié d'un des principaux organes de la presse française « menant le bon combat pour la foi et la défense du Saint Siège ».

Comme je questionnais le prélat sur le cérémonial sans doute obligatoire et les inconvénients pour y satisfaire dans une visite aussi impromptue, le digne prêtre répondit de sa voix chantante et fluette : « Ce n'est plus comme autrefois. Il suffit pour les hommes d'être, autant que possible, vêtus de noir.

Quant aux dames, il est préférable qu'elles aient des robes de façon simple et sur la tête un voile au lieu d'un chapeau. »

On s'arrangea donc pour une tenue sombre et décente. Les femmes de notre compagnie se firent épingle sur les cheveux, dans une boutique de la place Saint-Pierre ou on les loue, voire on les prête aux acheteurs d'objets de piété, des mantilles en guipure qui leur seyaient à merveille. Et notre étonnement fut sans bornes de voir se compléter notre cortège de deuillants, si j'ose dire, par deux jeunes Anglo-Saxonnes, coiffées, sur leurs cheveux d'étope blonde, du canotier alors de mode. Un abbé au courant des usages protocolaires et que ce sans-gêne avait scandalisé me confia à l'oreille :

« Il en allait autrement sous Léon XIII, qui agissait en toute occasion comme un grand seigneur. »

Et, désignant deux étrangers admis comme nous à l'audience en habit de cérémonie et de blanc cravatés :

« Voilà comme il fallait être autrefois, plus la cappa magna ou manteau requis que louaient les laquais de la maison papale. Pie X a changé l'étiquette des réceptions. On n'est plus assez exigeant là-dessus ! »

Un monsignor vérifia les identités approximatives, compta les personnes présentes. On laissa sur les bancs d'une antichambre, sous la garde d'un Suisse tout de jaune habillé comme un serin, chapeaux, éventails, lorgnettes, appareils photographiques et autres objets, puis des domestiques en livrée de soie ponceau de la couleur des tentures des appartements traversés nous introduisirent, comme en un sanctuaire, dans une vaste salle. Des chaises y étaient sagement rangées le long des murailles ornées de belles peintures.

Sur une manière d'estrade, une haute cathèdre occupait le centre. Quelques minutes se passèrent de religieux silence.

Midi sonna quelque part. Peu après, précédé d'un maître de cérémonie chamarré, escorté de camériers en soutane et mantelet violets, et de protonotaires apostoliques, le Souverain Pontife entra, suivant le lent cortège qui se divisa, tandis que les têtes s'inclinaient et que des femmes s'agenouillaient.

Pie X s'avança jusqu'au milieu de la salle, embrassa d'un regard appuyé et pénétrant l'assistance, mais il ne monta pas les degrés pour aller s'asseoir sur le trône doré. Il se tourna vers les pèlerins rangés à sa droite et d'un geste sans raideur tendit la main à l'annulaire orné du sceau pastoral.

Deux capucins italiens furent les premiers à baiser l'améthyste du chef de l'Église, qui leur parla, à voix basse, une minute. Puis devant chacun des pèlerins il passa, muet, renouvelant le simple geste de sa main offerte au baiser. Seules, sur le rang de gauche, trois religieuses en noir se prosternèrent jusqu'au parquet et leurs lèvres cherchèrent la mule papale. A celles-ci relevées, Pie X parla plus longuement à voix basse. Il parut poser quelques questions, une sévérité soupçonnée dans son attitude.

Et il revint au milieu de la salle, vis-à-vis du fauteuil d'or. Il enveloppa encore d'un long regard calme mais scrutateur les pèlerins dont beaucoup tenaient entre leurs doigts des chapelets et des médailles. Et, en italien d'abord, en français ensuite, par politesse pour nous autres sans doute, et d'une phrase qu'on soupçonnait apprise, le Pape annonça qu'il allait bénir les personnes présentes, leurs familles et tous ceux vers lesquels, en ces instants, s'en iraient nos

PIE X - ET VOICI LA POÉSIE PURE

pensées.

Pie X ponctuait d'un geste bref chacun des mots que son accent semblait encore détacher. On devinait sans peine, à l'entendre italianiser *d'é* aigus et *d'ou* insolites la petite phrase de français qu'il prononça, que notre langue ne lui était pas familière. C'était tout de même émouvant.

Tandis qu'il traçait un large signe de croix sur l'assistance, debout dans sa soutane immaculée à double collet, le vieillard apparaissait singulièrement grandi et empreint d'une soudaine majesté. Une mèche de cheveux d'un blanc neigeux, à peine ondulée, lui barrait le haut du front à droite. Une sérénité grave et douce reposait sur son visage, moins plein pourtant que celui de ses portraits officiels. La tête inclinait légèrement vers

l'épaule du même côté que la mèche épaisse de cheveux blancs.

Lentement, comme elle était venue, la procession rentra dans les appartements privés, le grand Pontife après tous, ainsi qu'un prêtre après sa messe dite. Le dos semblait voûté sous l'invisible poids d'une destinée trop lourde aux vieilles épaules de mon curé de village promu à des honneurs terrestres dépassant son humilité. Mais depuis, je me suis avisé que Pie X, vu de face, avec sa figure ronde, sa mèche tombante, son aspect tranquille, ressemblait à s'y méprendre à Maurice Maeterlinck septuagénaire. Ce Flamand sportif, éleveur d'abeilles, entendu à la finance et à faire fructifier poésie, littérature théâtrale et pseudophi-

losophie, ainsi que ses propriétés de Gand, ce citoyen du monde, ensemble athée et mystique transformé en pape orthodoxe, m'amusa sur l'instant, tel un savoureux mais sacrilège paradoxe. Et pourtant, c'est la vision dernière qu'impose désormais, après des années, ma rencontre d'une demi-heure avec Pie X, de vénérable et vénérée mémoire.

Léon BOCQUET.